

Mireille Bordet

Les Vitrines de ma mère



Mireille Bordet

Les Vitrines de ma mère

© Mireille Bordet, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-2178-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes parents

*Lorsqu'elles se lèvent en toi, que tu leur parles, tu vois s'avancer la cohorte
des bâillonnés,*

des mutiques, des exilés des mots

Ceux et celles qui ne se sont jamais remis de leur enfance

Ceux et celles qui veulent se punir de n'avoir jamais été aimés

Ceux et celles qui crèvent de se mépriser et de se haïr

Ceux et celles qui n'ont jamais pu parler parce qu'ils n'ont jamais été écoutés

*Ceux et celles qui ont été gravement humiliés et portent au flanc une plaie
ouverte*

Ceux et celles qui étouffent de ces mots rentrés pourrissant dans leur gorge

Ceux et celles qui n'ont jamais pu surmonter une fondamentale détresse

Lambeaux, Charles Juliet

I. LE MAGASIN DE CHAUSSURES DE MA MÈRE

Un jour, ma mère a eu son magasin de chaussures. Une ancienne mercerie était à vendre, juste à côté de la pharmacie de Mme Bernardin. Ma mère allait s'installer dans la rue la plus chic de notre petite bourgade et vivre une vie professionnelle alternant entre son activité de marchande foraine et celle de commerçante sédentaire. Qui n'a pas déballé dans les rues dès cinq heures du matin, ne s'est pas fait contrôler par un placier pour vérifier qu'il est en règle, ne s'est pas fait injurier par les badauds, ne peut imaginer l'importance du changement de statut social entre ces deux positions. Après plus de dix ans de vie itinérante à déballer sur toutes les foires de la région, voilà qu'elle entrait enfin dans la caste très honorable des « Commerçants de la rue des Halles ».

La photo de mes parents devant la Frégate

Une photo raconte cette réussite. Mes parents y affichent l'un comme l'autre un grand sourire de satisfaction et de foi en l'avenir. Sans doute se sont-ils endettés, sans doute viennent-ils de se brouiller avec ma grand-mère maternelle qui n'a pas voulu céder son vieux magasin de sabots à ma mère, et celui-ci d'ailleurs va s'éteindre par manque de clients à cause du succès de celui de sa fille. Mais ils sont décidés à braver la vie. On est dans l'instant du « coûte que coûte ». Tous les deux sont habillés « en dimanche ». Mon père, chemise blanche boutonnée au col, cravate, costume gris et chaussures noires à semelles de crêpe ; ma mère, robe moulante et chaussures à talons compensés. Ils ont pris un peu d'embonpoint depuis la guerre, mais restent très élégants. On est en 1957.

Devant le magasin, une Frégate. C'est Renault qui avait sorti ce modèle. Mon père vient de l'acheter. Elle remplace la vieille Juva4 qui nous avait emmené dans les Pyrénées l'année précédente, pendant une semaine. Nous n'aurons plus jamais droit à d'aussi longues vacances. Attention, travail oblige. Pour acheter leur magasin, mes parents avaient fait un emprunt. Qui dit « emprunt » dit « remboursement », « remboursement » dit : « pas de temps pour des vacances ».

On peut voir, écrit en lettres blanches sur un panneau vertical entre deux

vitrites : *Pierre Chaussures Bordet*. Un Z inversé : en haut, *Pierre*, en diagonale *Chaussures*, en bas, *Bordet*. Sourire éclatant de ma mère. Je la sens sûre d'elle, après tant de combats pour obtenir ce magasin. C'est un moment de sa vie où, en tant que femme, elle se fait appeler « Madame Pierre Bordet ». Ne pas s'y méprendre, on a beau afficher sur l'enseigne le prénom de mon père, c'est elle qui commande, qui veut, qui décide, qui projette. Mon père suit.

Cette Frégate parle, elle aussi, d'ascension sociale. Pour l'obtenir, mon père était parti à Nice, il avait pris le train. Ma mère lui avait acheté une petite valise carrée un peu allongée de couleur verte qui allait supplanter la vieille valise marron reléguée au grenier. Mon père avait sans doute trouvé une façon de conclure une bonne affaire, ce qui justifiait ce voyage « lointain » et qui me semblait être, à moi, enfant de six ou sept ans, une véritable expédition. Il était parti au volant d'une 4 CV et, quelques jours plus tard, une Frégate toute neuve était garée devant la maison. Une Frégate grise. On se serait crus riches, presque arrivés. J'ai conservé du voyage en solitaire de mon père partant pour Nice au volant d'une minuscule voiture, et revenant avec une autre bien plus imposante, une impression de mystère. Un père capable de prendre des décisions seul, sans ma mère, et réapparaissant tel un héros avec qui je me marierai quand je serai grande.

J'en reviens à la photo où mes parents posent devant le magasin *Pierre Chaussures Bordet* avec leur nouvelle voiture. C'est une photo en noir et blanc, pourtant je sais que la robe de ma mère est gris foncé, le bout de mes doigts a conservé la mémoire du côtelé de l'étoffe. Ma mère se tient légèrement devant mon père, elle s'appuie contre la voiture et son bras droit est accoudé à la portière dont la vitre est baissée. J'aurais aimé que sa main gauche cherche le bras de mon père, elle se serait serrée près de lui, mais ce n'est pas cette pose qu'elle a choisie : son corps s'impose bien devant celui de mon père, et lui se tient derrière, jambes écartées. Il donne l'impression d'être bien ancré dans le sol. Il a les mains enfoncées dans les poches de son pantalon. Pas encore abîmé par l'alcool, il a l'air satisfait de la journée qu'il va vivre.

Un dimanche, vers midi. En les regardant, je sens leur joie. La photo a sans doute été prise par Roger Nadeau, le photographe de la rue des Halles. Roger, en passant tout près, a dû les voir triomphants et leur dire : « *Attendez je vais chercher mon appareil, je vous prends en photo.* » Ma mère est dans son versant soleil, son « *tout est possible* », sa hargne de gagner rayonne en elle ; mon père

est encore imprégné de sa vie d'ancien déporté, il a été conducteur de char et parachutiste. À peine décoré de la croix de guerre, voilà que ma mère l'embarque aussitôt dans son histoire à elle, dans son ambition, dans son projet de revanche sociale et lui, il avale le manque de reconnaissance qu'il a dû espérer après tout ce qu'il a traversé. De toute façon, à ses yeux, aucune médaille n'aurait pu compenser les horreurs qu'il a vécues. Il a abandonné l'espoir de repartir dans l'armée – où il a terminé sergent –, il n'est pas encore poujadiste. Mon père a ce sourire que je lui connais bien : il fait comme s'il était content.

Comme presque tous les dimanches matin, mon père est allé « dépanner » ma mère : il a le droit de faire « le marchand du dedans » pendant que ma mère et moi faisons le ménage à la maison après la messe de sept heures, « *pour ne pas perdre de temps, tu comprends* ». Je sais qu'ils s'aiment encore. À l'époque de la photo, ils sont heureux. Pas tout à fait comme au moment de leur rencontre quand, sur une autre photo plus ancienne, je les vois croquer une pomme dans le verger du grand-père de ma mère, se tenant par la main, serrés l'un contre l'autre. Cet amour-là, celui de la pomme qui se laisse croquer sous un pommier, c'est l'amour insouciant, bien que la guerre soit à peine terminée, c'est l'amour de la joie au-delà de ce qu'ils viennent l'un et l'autre de traverser. C'est le désir aussi. Alors que la photo devant le magasin avec la Frégate, ce dimanche-là, c'est l'amour du travail, celui du faire ensemble, un amour de revanche. Il sera plus risqué, plus ingrat celui-là.

On va « se payer » un restaurant

Après la photo prise par Roger Nadeau, ils viendront me chercher. Je suis à la maison, et nous irons « nous payer » un restaurant. Je détestais cette expression. C'est ma mère qui a choisi, elle a retenu une table pour trois personnes. La plupart du temps, elle fait en sorte de réserver auprès de restaurateurs clients de la foire ou de son magasin. N'empêche qu'on sera forcément malades au retour. Ma mère prendra de l'*Hepatoum* pendant deux jours, et mon père en rentrant s'affalera sur le banc dans la cour (de mon côté, je commencerai à grossir). On aura rapporté, dans un sac, les os ou le gras de la viande pour Sicky le chien.

Les disputes commencent. Pour un rien. « *As-tu pensé à bien fermer le magasin ? Je parie que tu as encore oublié. Ça ne m'étonne pas de toi. Heureusement que je suis là. Où as-tu la tête ? – Oh tu commences à me faire*

chier. » Aucune de leurs deux familles ne leur a appris le respect. Pour l'instant, la perspective d'un bon déjeuner dans un restaurant suffit à aplanir leurs désaccords. Ils sont comme deux instruments de musique qui ne seraient pas accordés et qui ne vont pas au même tempo. En plus, chacun voudrait jouer sa partition.

Mélopée insatiable et lancinante de ma mère, riposte brève et tout de suite essoufflée de mon père.

À la robe que porte ma mère, j'en déduis qu'on est au printemps.

Le temps de la photo, elle a mis de côté sa folie travailleuse, oublié le poids de l'emprunt, la brouille avec sa famille, avec sa propre mère, oublié la détestation de ma grand-mère paternelle pour « cette belle-fille sans cœur » et mon père, lui, a laissé tomber ses rêves, celui de gravir les échelons dans l'armée, celui de devenir chanteur d'opérette (il s'est longtemps imaginé en Louis Mariano ou en Marcel Merkès). Il ne l'avouera pas, mais il dira souvent : « *Quand j'étais à Miranda, les copains me demandaient tout le temps de chanter.* » (Mon père a refusé de faire le STO, avant de rejoindre la France Libre en Afrique du Nord, il a été arrêté en Espagne par les franquistes et a été prisonnier neuf mois, dans la prison d'État de Miranda.)

Il a laissé tomber son amour des copains, il a renoncé à ses balades en forêt et à son goût de la fête, le temps de dire *oui* à ma mère pour l'emprunt. Quand tout va bien, quand elle n'est pas trop insistante, il suit ; mais quand elle y va trop fort, il dit « *J'encaisse* » et dès qu'elle a le dos tourné, il entre dans un café.

Le temps de cette photo, ce dimanche matin, devant la Frégate à la porte d'entrée du magasin *Pierre Chaussures Bordet*, mon père et ma mère sont ensemble.

II. ALORS LA JEANNETTE, ÇA VA, CE MATIN ?

Ma mère a adoré son métier de commerçante. Elle y est entrée comme on entre en religion. Elle a su y créer son monde, ou plutôt le monde du commerce l'a accueillie, elle y a pris naturellement sa place. C'est là qu'elle obtenait reconnaissance. Elle savait s'y faire respecter. Elle ne se laissait pas faire. Elle n'attaquait jamais la première, mais il ne fallait pas lui dire, sur un banc de foire par exemple, avec un ton familier : « *Alors, la Jeannette, comment ça va, ce matin ?* »

Pourtant, elle ne venait pas d'un milieu de marchands forains. Son père, bûcheron, tenait une scierie et sa mère un magasin de sabots. Enfant, lorsque je venais passer des jeudis chez cette grand-mère, je ne voyais pas de clients pousser la porte de son magasin. L'endroit était sombre, tout était en bois et empoussiéré. J'avais « droit » à me servir d'un ustensile en fer en forme d'entonnoir dont le fond se terminait par un tube fin. Il fallait mettre un doigt à l'extrémité du tube lorsqu'on remplissait le récipient d'eau, puis, ce drôle d'arrosoir une fois plein, je soulevais mon doigt et je dessinais des grands ronds d'eau comme j'avais vu faire ma grand-mère. L'eau tombait en gouttelettes sur le plancher. C'était un plaisir de voir apparaître par mon geste, ces grands ronds dont le but était d'empêcher la poussière de s'envoler avant de la balayer. Ce jeu aurait pu prendre toute la matinée, la sonnette de la porte d'entrée ne se faisait pas entendre.

Enfant, ma mère a grandi dans une maison coincée entre ce magasin et la scierie au fond du jardin, entre poussière et sciure. Elle n'était donc pas familière avec la vie d'errance et de familiarité qu'elle s'apprêtait à vivre aussitôt mariée avec mon père.

Comment ma mère se retrouve à faire les foires

Jeune femme pudique, réservée et pourtant avec un caractère bien trempé, ma mère a dû affronter le monde des marchands forains au lendemain de son mariage avec mon père. On est en 1945. Mes parents viennent de se marier, en